

...et si nous retournions en Oranie !

RETOUR A MONTGOLFIER

Dans le n° 115 (février-mars 1976), in-fine de mes souvenirs concernant ce village, j'écrivais : « Adieu, Montgolfier ! Adieu avec un profond regret et beaucoup d'amertume... » et puis, quelques jours après, Roger Arnaud, frère de mon vieil et cher ami Edmond de Mostaganem, me faisait parvenir une note d'où ressortait ce passage : « Ne semblerait-il pas utile, pour l'Histoire locale de ce village, de joindre au document de M. Brassem et aux souvenirs de F. Rioland, l'évocation de deux grandes figures ayant remarquablement illustré la période des douze années ayant suivi la fin de la Grande Guerre de 14-18, et durant laquelle Montgolfier prit son véritable essor en jetant solidement les bases de cette magnifique prospérité qui, jusqu'en 1962, n'avait cessé de croître et embellir ? » Mais oui, cher compatriote ! Mais il faut aussi que vous sachiez, compte tenu du format de « l'Echo », qu'il n'est pas toujours possible de s'étendre sur un sujet. Bien des fois, à mon grand regret, j'ai été dans l'obligation de restreindre certains écrits, ce fut le cas à titre d'exemples, précisément pour Montgolfier, et Saint-Leu, Aboukir, Lourmel et autres fleurons de notre chère province. Aujourd'hui, au terme de notre périple à travers le département de Tiaret, et peut-être encore une fois ou deux, je vais essayer d'abord de satisfaire Roger Arnaud — et bien d'autres lecteurs — et, la fois prochaine, de révéler des faits relatifs à notre drame, que la presse n'a jamais publiés. De ces faits, j'ai été l'un des témoins, et les ai rapportés alors verbalement au préfet de Tiaret, M. Faussemagne, celui-là même qui, l'an dernier, à un moment donné, fut un intermédiaire consciencieux entre le gouvernement et les associations des Pieds-Noirs. Nous allons donc, cette fois, évoquer **« deux figures qui demeurent encore inoubliables pour tous ceux qui les ont connues »**, celle de François L'Heveder, énergique Breton de souche, tétu comme il sied mais combien entreprenant, que j'avais précédemment cité, de manière succincte c'est vrai, en signalant cependant son intelligence, sa probité, ses efforts sur le plan de l'édilité, auxquels il me faut ajouter aujourd'hui ceux effectués et réussis sur le plan de l'élevage du cheval, à qui la situation géographique de la région de Tiaret avait permis de faire une large place à une heure où la plus noble conquête de l'homme était le meilleur outil de l'agriculture ; l'autre figure, celle du premier curé d'une paroisse inexistante, mérite ici un large, très large coup de chapeau. Il s'agit de l'abbé J. Pomiès, Pied-Noir né à Oran que j'ai parfaitement connu pour l'avoir souvent approché. C'est bien le véritable créateur de la paroisse de Montgolfier, car il est avéré qu'il fut un véritable pionnier d'un autre genre, **frère mendiant** pour une bonne cause.

Si le premier cité, **« père de famille nombreuse, agriculteur-éleveur laborieux et tenace, travailleur infatigable et administrateur des plus zélés »** sur le plan municipal et celui de la coopération céréalière, fut aussi Conseiller général écouté et promu, très justement, chevalier de la Légion d'honneur pour avoir été un élu local méritant et un coopérateur actif et dévoué, le second, adepte de saint François de Sales et disciple parfait, durant son sacerdoce, de l'auteur de **« L'Introduction à la vie dévote »**, a été, sans autre moyen, que la bénédiction épiscopale qui accompagnait son **« ordre de mission »**, le bâtisseur, le mot n'est pas grand, de N.D. de Montgolfier. D'abord prêtre à Oran, à Eckmühl, où il s'est dépensé énormément au Patronage des Salésiens du quartier, puis vicaire à l'église Saint-Jean-Baptiste de Mostaganem, où lui succéda un autre prêtre dynamique et courageux — les Mostaganémois savent à quoi je fais ici allusion — l'abbé Jaubert pour ne pas le nommer, il fut un combattant émérite du 2^e Tirailleurs de 1914 à 1918. Démobilisé en 1919, il fut désigné par son évêque pour se rendre à

Montgolfier où, faute d'église et partant de prêtre et d'enseignement chrétien, la religion catholique avait été, depuis la fondation du centre, au début du siècle, complètement délaissée... **« Après avoir établi l'exercice du culte dans une grange et réuni les quelques habitants n'ayant pas renié la Foi de leur prime enfance et désirant renouer avec la doctrine chrétienne, le prêtre se fit bâtisseur, et les premiers travaux commencèrent, en vue de doter la commune d'une salle paroissiale, d'un presbytère et d'un clocher pour achever l'ouvrage. »** Ce ne fut pas sans mal mais, on le sait, la fortune sourit aux audacieux, et la foi qui soulève les montagnes n'est pas une vaine expression. Chaque année, pendant son mois de congé, muni de son bâton de pèlerin, et c'en était vraiment un, ce dévoué Bon Pasteur se rendait en métropole. **« Avec l'aide de la famille et des descendants des "Montgolfier" qui avaient accepté délibérément de patronner son œuvre, l'abbé Pomiès, d'église en église, de chapelle en chapelle, allait prêcher et quêter pour recueillir les fonds nécessaires à la réalisation et à la concrétisation de ses projets. S'étant ainsi dévoué et aidé, le Ciel l'aida, et grâce à ses efforts, à ceux de ses paroissiens et de la municipalité, les projets de 1919 étaient bel et bien devenus une réalité. Il avait pu même publier un Bulletin d'information mensuel, que mes grands-parents maternels recevaient, dont le titre, "Echo de Montgolfier", était en caractères gothiques, semblable à celui de notre "Echo". Sur la couverture, une reproduction de N.D. de Montgolfier, ajoute Roger Arnaud comme celle de N.D. de Santa-Cruz, l'illustrait également, et sous le dessin d'une mongolfière, on y lisait la bien noble devise « Quo non ascendam ».**

Aux deux nobles figures évoquées ci-dessus, je me dois d'en ajouter une autre, celle de l'entrepreneur de travaux publics Vincent Angelotti, père des frères Angelotti d'Arzew, à qui l'on doit l'importante et remarquable entreprise de transports, voyageurs et fret, qui sillonna un large secteur de l'Oranie, dont s'emparèrent sous la menace, en 1963, les braves que l'on sait. Au bas mot, quatre millions de francs lourds de véhicules, matériels divers, bâtiments, terrains et j'en passe. Quel bel héritage n'est-ce pas ? pour nos assassins d'hier, aujourd'hui nos insulteurs !!! Vincent Angelotti, d'origine italienne, comme l'entreprise Fogliotti qui construisit le port d'Oran, depuis le Fort Lamoune jusqu'au petit phare de la jetée qui marquait alors l'entrée du port, fut l'artisan des premiers travaux d'édilité de Montgolfier, mairie, école, premier bureau des postes, peut-être même les premières fondations de l'église. Plus tard, et là j'en fus le témoin, l'aménagement de cet immense quadrilatère qu'était la place publique, fut l'œuvre bénévole, sur plan, de mon regretté collègue et ami de la mairie d'Oran, M. Burlet, qui fut lâchement assassiné sur le lieu de son travail, au Parc municipal du Champ-de-Foire.

UNE BELLE PAGE D'HISTOIRE

Ce qui va suivre est extrait du Mémoire de maîtrise présenté par Mlle Anne-Marie Conques à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Toulouse, sous le titre... **« Débuts et origines du village de colonisation de Montgolfier - Département d'Oran (Algérie) »** (pages 28, 29 et 30).

Disons sans plus tarder que l'auteur de ce Mémoire de maîtrise est de chez nous, fille d'expatriés de Mostaganem. Elle n'a pas connu Montgolfier, mais a travaillé sur documents et sur les indications de sa grand-mère paternelle qui, elle, avant son mariage, demeurait dans ce village. Il s'agit d'Henriette Lacoste, de son nom de jeune fille, qui rappellera bien des souvenirs aux anciens de Montgolfier et plus particulièrement à leurs descen-

dants. Quant à l'auteur du Mémoire de maîtrise, petite-fille, aujourd'hui Mme Collomb, elle enseigne l'histoire et la géographie dans la région lyonnaise.

Et voici cette belle page d'Histoire, « **récit peu connu et intéressant, oublié de nos historiens, qui illustre un épisode héroïque de la colonisation, aussi bien que l'embuscade de Beni-Merad qui immortalisa le sergent Blandan** ». Il s'agit-là d'un extrait d'une lettre que m'a adressée M. Th. Bignand, ancien directeur de l'école de Misserghin, dont les parents furent les pionniers du village de Diderot. Il est aussi le père de Mme Annie Blanc, auteur d'un Mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Toulouse sous le titre « **Misserghin, Village d'Algérie** », de près de 200 pages, que j'ai lu et relu avec autant de plaisir que d'amertume. Mais revenons... à nos moutons, et apprenez **cet épisode héroïque de la colonisation, oublié de nos historiens.**

... « *Lorsque dans le Sud-Oranaïs, l'insurrection des Ouled Sidi-Chek éclate en 1864, un vent de révolte souffle à nouveau sur les Flittas. L'appel du sang renaît, ainsi que leur fanatisme. Soumis à leur instinct fondeur et guerrier, ils se soulèvent en masse. Face au danger grandissant constitué par des hordes menaçantes entraînées par Sidi Lazereg, le colonel Lapasset quitte Relizane fin avril 1864 pour aller s'installer dans le bordj de Zemmora, d'où il peut surveiller les Flittas plus étroitement. Revenant de Tiaret, le colonel Lapasset subit une violente attaque de Sidi Lazereg dont il se dégage avec peine pour réussir à gagner Relizane.* »

Mlle Conques me pardonnera d'ouvrir ici une parenthèse pour dire qu'à Kenenda, petit centre situé entre Zemmora et Mendez, j'ai eu l'heur, en 1950, sous la conduite de son adjoint spécial, M. Guilloteau, chez qui je m'arrêtais chaque fois que je passais dans ce secteur, de connaître le lieu de l'embuscade tendue par Sidi

Lazereg au colonel Lapasset. C'était derrière ce village, à quelques dizaines de mètres de la route actuelle bordée d'oliviers sauvages, d'où se profilait un chemin peu praticable en direction de la tribu dont Sidi Lazereg était le chef. Ce chemin, le C.D. 5, je le vois encore à l'heure présente, portait précisément le nom du rebelle, Sidi Lazereg, et j'ai eu à faire intervenir la Fédération des Maires pour sa remise en état. à la demande de M. Guilloteau et des musulmans qui m'avaient, ce jour-là, exposé leurs doléances. J'en ai même longtemps écrit à ce sujet, dans la "Vie Municipale" d'Oran.

Cet adjoint spécial, disparu depuis longtemps, était un homme effacé, modeste, mais plein de bon sens, qui n'osait pas s'adresser à qui-de-Droit (administration ou Conseil général) pour traduire les besoins de son petit village. Mais dès l'instant où la Fédération des Maires se fit son porte-parole, il devint un autre homme. Un homme que j'ai beaucoup apprécié et estimé, qui disparut dans des conditions quelque peu troublantes... Mais revenons au sujet, c'est-à-dire au moment où les soldats du colonel Lapasset, repoussant les attaques de Sidi Lazereg, gagnent Zemmora et se dirigent sur Relizane.

« *Les tribus arabes se jettent alors sur le bordj de Zemmora qu'elles assiègent un jour et demi durant. Repoussé et mis en échec, furieux, Sidi Lazereg décide alors de s'emparer du Caravansérail de la Raouiah situé à trois kilomètres de Montgolfier et bien moins important. Pour défendre ce Caravansérail, il ne se trouve qu'une poignée d'hommes, c'est-à-dire cinq cavaliers de la Remonte commandés par un maréchal-des-logis, deux gendarmes, trois caïds, et les locataires du Caravansérail, M. Arnoult et sa femme, soit en tout douze hommes et une femme. Aucun secours ne peut être envoyé aux défenseurs par les garnisons de Tiaret et de Relizane, qui ont besoin de toutes leurs forces pour faire face à l'insurrection du Sud. Le Commandant de la Place de Tiaret demande aux défenseurs du fortin d'évacuer et de gagner Tiaret. Se heurtant à un refus catégorique, (ils n'appartenaient pas à ceux de la quille de... 1962) il fait parvenir à ces derniers un maigre secours de 300 cartouches, secours dérisoire face aux 4 000 arabes déchaînés et fanatiques qui encerclent la Raouiah... Le colonel Lapasset, lui, dépêche, le 20 mai, six de ses meilleurs tirailleurs, des volontaires, avec des munitions. La garnison compte alors dix-huit hommes et une femme. Le 21 mai, l'attaque se déchaîne au petit matin. Les assiégés résistent héroïquement à l'assaut des hordes hurlantes. Un bon nombre de Flittas est mis hors de combat en essayant d'escalader les murailles. Pourtant, le soir, usant d'un stratagème consistant à enjurer le camp en incendiant de la paille humide, les arabes parviennent à percer quelques brèches et à pénétrer à l'intérieur du fortin. Ils y exterminent tous les assiégés, après les avoir mutilés atrocement (chassez le naturel...). Il ne subsiste aujourd'hui de cet événement qu'un petit cimetière où reposaient encore, en 1962, les cendres de ces preux (près de la route conduisant à Mendez). Il a été entretenu constamment par les colons de Montgolfier, avec dévouement et respect. Un monument fut même érigé à proximité du Caravansérail détruit devenu cimetière et devant lequel, traditionnellement, jusqu'en 1962, tous les 21 mai, la population de Montgolfier, précédée de son Conseil municipal, venait se recueillir en hommage aux héros disparus, les enfants des écoles y étant conduits par leurs maîtres.* »

Oui, ce drame historique a déjà fait l'objet d'une citation dans notre "Echo", mais je l'ai à nouveau rapporté à la demande d'abonnés des derniers mois de l'année écoulée, désireux d'en instruire leurs enfants. Merci à ces correspondants d'avoir bien voulu prêter une certaine attention à mes précédentes prières concernant l'histoire du pays perdu.

Il ne me reste plus, pour mettre un terme à cette nouvelle page de souvenirs, qu'à complimenter chaleureusement Mme Collomb, en souhaitant que le « Mémoire » de Mlle Anne-Marie Conques trouve sa place dans nos bibliothèques, pour que s'en inspirent, quand nous ne serons plus, nos enfants et petits-enfants. Car il faut que vive longtemps, longtemps, le souvenir de notre cher pays et de ses bâtisseurs.

François RIOLAND.



Le petit cimetière de la RAOUIAH
Stèle élevée à la mémoire des valeureux
défenseurs du caravansérail